

LE GRAND SOIR

CopyLeft :
Diffusion autorisée
et même encouragée.

Merci de mentionner les
sources.

www.legrandsoir.info

 [imprimer page](#)

ajuster taille texte :



samedi 2 novembre 2013

Où va le travail ?

Yann FIEVET

La thèse enrichissante selon laquelle le capitalisme est déjà mort impose une question tout aussi enrichissante : que devient le travail désormais orphelin de la traditionnelle exploitation capitaliste ? La résolution à venir des crises écologique et sociale monstrueuses que nous a délibérément légué le capitalisme devra impérativement s'occuper de définir ce qui remplacera le travail dans la société nouvelle. Un travail de titans !

Dans leur ouvrage paru en 2012, « Dead Man Working » [1], Carl Cederström et Peter Fleming, entament leur analyse par un constat remarquable :

« Même ses plus ardents partisans reconnaissent que le capitalisme a rendu l'âme à un moment ou à un autre des années 1970. Tous les efforts pour le ranimer ont échoué. Pourtant bizarrement, à présent qu'il est mort, le voilà devenu [...] plus puissant et plus influent que jamais. Ce livre s'intéresse à ce que signifie vivre et travailler dans un monde mort. » [2]

Ils interrogent notamment ce fait paradoxal : bien que « l'ère du travail » prend fin, la lutte pour des « jobs » toujours plus précaires et dénués de sens a toujours plus de férocité et prend des formes de plus en plus anormales. Confronté à la disparition du travail et donc avec lui de la « substance du capital » - pour reprendre le concept fondamental de Marx - le capitalisme est devenu incapable de réagir de façon ordonnée, par exemple en partageant équitablement le travail restant. Au contraire, au nom de l'avantage à conserver au sein de la concurrence exacerbée, il convient d'extraire de ceux qui ont un emploi jusqu'à la dernière parcelle de plus-value.

Bien sûr, l'exploitation du travail n'est pas nouvelle, puisqu'en son absence il n'y aurait pas même de capitalisme. Ce qui est nouveau, c'est l'abolition de la frontière entre travail et temps libre, production et reproduction :

« Le capitalisme actuel a ceci de particulier que son influence s'étend bien au-delà du bureau. Le fordisme laissait encore les week-ends et le temps libre relativement intacts. Leur rôle était de soutenir indirectement le monde du travail. Aujourd'hui, en revanche, le capital cherche à exploiter notre socialité même, dans toutes les sphères de la vie. À partir du moment où nous nous transformons tous en capital humain, on ne peut plus se contenter de dire que nous avons ou que nous effectuons un job. Nous sommes le job. Y compris lorsque la journée de travail paraît finie. » [3]

Selon Cederström et Fleming, il en résulte l'espèce des « *dead men working* », les morts-vivants qui travaillent, incapables de vivre vraiment et attendant une fin qui pourtant ne vient pas.

L'extension du travail à toutes les sphères de la vie est accompagnée, dans l'autre sens, de tentatives de gestion des ressources humaines « libératrice » (liberation management) visant à faire entrer la « vie » dans le travail. Ainsi, on rencontrera, jusqu'au plus pathétique, des « exercices de mise en d'équipe » (team-building exercises) s'apparentant aux anniversaires d'enfants, des invitations à être « authentique » en toutes circonstances, à prendre le lieu de travail pour sa salle de séjour, et même à libérer sa haine du capitalisme. Tout cela consiste à faire en sorte que les employés s'investissent entièrement dans leur travail et « profitent » d'autant à l'entreprise.

Seulement voilà : la double équation « le travail c'est la vie, et la vie c'est le travail » ne se vérifie pas. Les arrêts de travail en raison de maladies psychiques augmentent dans des proportions effrayantes, tout comme la consommation de produits psycho-pharmaceutiques permettant la préservation de la capacité de travail. Dépression et « burn out » sont désormais perçus comme des « maladies de société ». Même le suicide se métamorphose en « séries noires » dans les journaux télévisés. Une vie vouée exclusivement au travail, sans la possibilité de se réfugier dans la sphère de la reproduction – sphère dissociée et dévalorisée obéissant à une autre logique – n'est assurément pas vivable.

La conclusion s'impose :

« Être un travailleur n'a rien de glorieux. Une politique de l'emploi digne de ce nom n'aurait pas pour objectif un travail plus juste, un travail meilleur ou plus ou moins de travail, mais la fin du travail. » [4]

Évidemment, il faudrait alors mettre fin en même temps au « patriarcat capitaliste » : une autre gageure. Dans la société bonne restant à construire le travail aura changé de nature profonde en même temps que de nom. Des rapports sociaux et de production basés sur tout autre chose que la domination du capital sur le travail pourrait naître enfin. Le libre consentement à l'effort producteur des richesses nécessaires aura remplacé la contrainte omnipotente. Un pari sur la bonne volonté des hommes ? Certes ! Et l'humanité d'y gagner en dignité.

Yann Fiévet

Les Zindignés /La vie est à nous - No 3 – Novembre 2013

[1] Carl Cederström et Peter Fleming, *Dead Man Working*, Zero Books, Londres 2012].

[2] Ibidem.

[3] Ibid.

[4] Ibid.

<http://www.legrandsoir.info/ou-va-le-travail.html>